

Laval théologique et philosophique



Etty HILLESUM, Alexandra PLESHOYANO, dir., *J'avais encore mille choses à te demander. L'univers intérieur d'Etty Hillesum*. Paris, Bayard ; Montréal, Les Éditions Novalis, 2009, 243 p.

Yves Laberge

Volume 69, numéro 1, février 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018366ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018366ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laberge, Y. (2013). Compte rendu de [Etty HILLESUM, Alexandra PLESHOYANO, dir., *J'avais encore mille choses à te demander. L'univers intérieur d'Etty Hillesum*. Paris, Bayard ; Montréal, Les Éditions Novalis, 2009, 243 p.] *Laval théologique et philosophique*, 69(1), 173–174. <https://doi.org/10.7202/1018366ar>

humainement et transversalement au cœur du religieux, devra trouver une niche, ce qui est loin d'être évident parmi des savoirs nombreux, trop souvent isolés et simplement juxtaposés.

La contribution conclusive de l'ouvrage est de Philippe Portier. Elle recueille les fruits de l'échange et le critique de manière bienveillante, en revenant sur la question de l'« institutionnalité ». Par-delà la dimension éthique et le niveau de la reconnaissance intersubjective mis en valeur par Ullern et Gisel, Portier est d'avis que la dimension politique doit être davantage pensée et prise en considération. Sa contribution fait notamment ressortir — à rebours — un élément important du « débat » entre Ullern et Gisel, autour de la question de l'Université (p. 117 et 150 et suiv.) et du rapport aux institutions.

Ce livre en forme de tresse à deux branches avec, aux deux extrémités, un resserrement et une ouverture des enjeux, se lit beaucoup plus facilement que la plupart des ouvrages collectifs. Il y a bien plusieurs voix, mais elles ne sont pas juxtaposées ; elles se parlent et se répondent vraiment. Cette approche et la forme qui l'accompagne font ressortir ce que le travail intellectuel me semble porter de meilleur : la possibilité d'une rencontre, faite d'écoute, d'affirmations, de questions et de relances. L'ouvrage fait aussi preuve d'une cohérence performative, car non seulement les rapports entre théologie et philosophie sont discutés de manière récurrente, mais l'ouvrage incarne une véritable rencontre entre philosophes et théologiens. En somme, malgré une certaine densité, le propos est clair et la problématique bien unifiée et cernée. D'ailleurs, elle ne va pas sans rappeler les questions que posait un important penseur québécois il y a quelques années déjà, Fernand Dumont, sur *L'anthropologie en l'absence de l'homme* et sur *L'institution de la théologie*.

Enfin, le livre est juste assez long, avec une table des matières détaillée et un index des noms propres qui peut s'avérer pratique.

Patrice BERGERON

Université Laval, Québec, et Université de Lausanne

Etty HILLESUM, Alexandra PLESHOYANO, dir., **J'avais encore mille choses à te demander. L'univers intérieur d'Etty Hillesum**. Paris, Bayard ; Montréal, Les Éditions Novalis, 2009, 243 p.

À la fois journal intime, récit tragique de la vie quotidienne durant l'occupation nazie en Hollande, mais aussi témoignage de foi et de résilience, ce recueil d'écrits d'Etty Hillesum (1914-1943) est paru simultanément chez Bayard à Paris et chez Novalis à Montréal. Née en 1914 aux Pays-Bas et déportée au camp d'Auschwitz où elle meurt à 29 ans, Etty Hillesum connaît un parcours similaire en certains points à celui d'Anne Frank (1929-1945), qui était beaucoup plus jeune, et comme des millions d'autres Juifs d'Europe ayant connu le même destin. Son influence posthume est considérable : deux centres de recherche, à Deventer (Hollande) et à Gant (Belgique), portent désormais le nom d'Etty Hillesum. Son récit introspectif mais bouleversant a été traduit dans plusieurs langues. Le présent ouvrage est une nouvelle traduction ; les premiers écrits publiés d'Etty Hillesum étaient d'abord parus en néerlandais en 1981 puis en français en 1985³. La présente version contient une sélection de ses textes traduits du néerlandais par Alexandra Pleshoyano, qui avait consacré sa maîtrise (déposée à l'Université de Sherbrooke) et sa thèse de doctorat (réalisée aux Pays-Bas) à l'étude des écrits d'Etty Hillesum (p. 9).

3. Plusieurs versions existent désormais. La première version en français était : Etty HILLESUM, *Une vie bouleversée : Journal (1941-1943)*, traduit du néerlandais par Philippe Noble, Paris, Seuil, 1985.

L'avant-propos d'Alexandra Pleshojano fournit une mise en contexte précise et de nombreux éléments biographiques (p. 9-39). Mais surtout, Alexandra Pleshojano donne sens aux textes d'Etty Hillesum qui autrement sembleraient désespérés ou déconnectés de la réalité extrême de cette époque : cette intellectuelle juive, cultivée et polyglotte « se sent partout chez elle et attribue cette capacité d'adaptation à la miséricorde de Dieu » (p. 25). D'ailleurs, dans une note en fin de chapitre, Alexandra Pleshojano remarque que le mot « Dieu » revient plus de 400 fois dans ce livre (voir la n. 13, p. 37).

L'ouvrage contient onze journaux d'Etty Hillesum ; le tout dernier carnet ayant été perdu. Même lorsqu'elle exprime momentanément son doute quant à l'existence de Dieu, Etty Hillesum réaffirme aussitôt sa foi : « N'est-il pas presque impie de croire encore si fort en Dieu en des temps semblables ? » (p. 161). Citant fréquemment la Bible, sa conception divine transcende le judaïsme ou le christianisme lorsqu'elle écrit, à elle-même, en 1942 : « [...] ce qu'il y a de plus profond, et de plus riche en moi, où je me repose, je le nomme "Dieu" » (p. 195). En octobre 1942, au milieu de l'exclusion, des persécutions et des humiliations, Etty Hillesum déclare encore : « En dépit de tout, j'en reviens toujours à la même chose : la vie est belle et je crois en Dieu. Je veux me tenir au milieu de tout ce que les gens appellent des "atrocités" et encore dire : la vie est belle. Je suis maintenant allongée avec des étourdissements, de la fièvre et je ne peux rien faire » (p. 207). La dernière section du livre contient de courtes lettres d'Etty Hillesum, parfois jetées du train et recueillies par des paysans. Certaines de ces missives nous sont parvenues. Ainsi, quelques jours avant son exécution, en route vers Auschwitz, Etty Hillesum se confie par écrit à une amie en citant au passage la Bible : « Je suis assise sur mon sac à dos au milieu d'un wagon de marchandises bondé de monde » (p. 240). Lucide, elle ajoute en guise d'adieu : « Peut-être ma dernière longue lettre ? » (p. 241).

Yves LABERGE
Québec

Emmanuel HOUSSET, **Husserl et l'idée de Dieu**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Philosophie & Théologie »), 2010, 216 p.

« Husserl parle peu de théologie, et, quand il en parle, c'est en philosophe qui n'accepte aucun présupposé, car son projet demeure profondément cartésien [...] » (p. 21). Ainsi débute le premier chapitre de *Husserl et l'idée de Dieu*, du professeur Emmanuel Housset, de l'Université de Caen, en Basse-Normandie. Tout ce livre examine méticuleusement comment la pensée d'Edmund Husserl (1859-1938) a appréhendé non seulement « l'idée de Dieu », mais aussi une multitude de questions touchant le statut des différents courants philosophiques, ou encore les rapports multiples entre philosophie et théologie. Du point de vue conceptuel, cette réflexion d'Emmanuel Housset à propos de l'idée de Dieu selon Husserl est souvent passionnante et judicieusement articulée : « [...] il est hors de question, pour Husserl, de dire que Dieu existe ou n'existe pas, car de telles affirmations bloquent l'accès à une théologie phénoménologique cherchant à élucider comment Dieu se donne à la conscience » (p. 23).

D'emblée, les premières pages rappellent que même vers la fin de sa vie, Husserl dénigrait les philosophies orientales ; mais ici, Emmanuel Housset n'accuse pas pour autant le philosophe d'ethnocentrisme, il indique plutôt que cette attitude résulte du profond respect d'une certaine tradition intellectuelle empreinte de classicisme. Pour l'auteur, Husserl « ne parle que d'une façon évasive et méprisante des "philosophies orientales", qui, selon lui, ne peuvent pas être nommées "philosophies", non parce qu'elles ne pensent pas, mais parce qu'elles ne partagent pas l'Idée de philosophie telle qu'elle est apparue en Grèce » (p. 32).